

INTRODUCTION : **FRANCHIR LA BARRIÈRE DES RENCONTRES**

Toujours, ils gardent intact un étonnant pouvoir d'ouverture et de bifurcation. Ils sont comme la mer qui sans cesse revient sur ses traces et, du même mouvement infini, vous emporte au loin. Pour les suivre, il faut procéder par reprises, arrêts, trouées... En les accompagnant ainsi tout au long de leurs déambulations, je découvre une chose : la condition frontalière de tout être humain. Même lorsqu'il reste toute sa vie dans un seul et même pays, l'homme est frontière et passage, travaillé par la limite.

Comme le corail, la vie des hommes est hérissée de crêtes et de bosses, déchiquetée de creux mystérieux, traversée de corps soyeux, de formes vives, de retours en arrière et de translations délicates. Et, comme le corail, la parole des hommes est traversée de courants.

Michaël Ferrier, *Mémoires d'outre-mer*¹

Ouverture : éloge du corail

Si l'on devait trouver un mot pour qualifier l'œuvre multiple et foisonnante de Michaël Ferrier, c'est sans doute celui de générosité qui viendrait en premier à l'esprit, dans toutes les acceptions de ce terme. Générosité de « l'honnête homme » tout d'abord, au sens fort – du XVII^e siècle –, celle d'une éthique et esthétique fondées sur les élans du cœur, et sur un savoir encyclopédique curieux de tout, s'intéressant aux connaissances anciennes et nouvelles dans tous les domaines, dans les sciences comme dans les arts et les lettres, et embrassant sans ambages le « Tout-Monde » pour reprendre l'expression d'Édouard Glissant. Générosité du passeur et découvreur, ensuite, menant de front depuis les années 1990 un travail de professeur, critique, et d'écrivain, arpentant les quatre coins du globe et s'efforçant, depuis le Japon, de faire la jointure entre des périodes et des espaces éloignés, entre Est et Ouest, entre métropole et outremer, entre « centres »

¹ À propos de Maxime Ferrier, le grand-père paternel de l'auteur, et d'Arthur Dai Zong, son meilleur ami ; Chapitre VI : « *Queer looking specimen* », MOM 162-63.

et périphéries, provinces ou anciennes colonies – en ayant de cesse de montrer le caractère poreux, trompeur voire pervers, et finalement caduque de ces catégories. Hospitalité, aussi, de l'éditeur qui a fait connaître de remarquables textes inédits ou oubliés de Maurice Pinguet², ancien directeur de l'Institut français de Tokyo, et qui n'hésite pas à accueillir (en ligne) de nombreuses plumes amies et admirées, dans le cadre du prolifique site web « Tokyo-Time-Table », véritable projet éditorial, expérimental et interactif pleinement en phase avec l'extrême-contemporain, ses outils et supports intermédiaux³. Altruisme et ouverture à l'altérité, donc, faisant volontiers rimer voyage avec courage, y compris face aux catastrophes, qu'il s'agisse du grand séisme, tsunami et accident nucléaire de Fukushima au printemps 2011, de l'expérience de la guerre civile, rencontrée par l'auteur dès son enfance au Tchad, ou de drames plus intimes comme la disparition d'un ami proche évoquée dans *François, portrait d'un absent* – récit qui, en s'affrontant ainsi à la douleur du deuil, s'apparente à un geste littéraire en forme d'ultime don et hommage, en plus d'un éloge universel à l'amitié. Sensible aux blessures et lézardes de l'intime comme aux grandes secousses de l'histoire – *humaniste* au sens de ce « cœur humain, beau comme un sismographe » évoqué par André Breton dans *Nadja* (1928) –, s'engageant tant sur un plan littéraire que politique lorsque les circonstances l'exigent, l'œuvre de Michaël Ferrier tonne et résonne comme un puissant hymne à la vie sous toutes ses formes, dans une délectation et un dérèglement rimbaldien de tous les sens. Celui-ci se manifeste d'ailleurs par un intérêt marqué pour de multiples champs d'expression esthétique, de l'art subtil de la calligraphie dans *Tokyo, petits portraits de l'aube* aux tableaux de Picasso dans *Sympathie pour le fantôme*, en passant par le cinéma dans *François, portrait d'un absent* et, partout, par la musique, à commencer par le jazz, qui irrigue l'ensemble des textes comme le sang dans les veines, et donne le ton aux grandes et infimes vibrations de l'écriture – cette dernière, viscéralement musicale, y trouve à la fois ses « oreilles » (pour reprendre un terme cher à l'auteur⁴), son rythme, ses pulsations et ses accords nouveaux.

² Maurice Pinguet, *Le Texte Japon, introuvables et inédits*, textes réunis et présentés par Michaël Ferrier, Paris, Seuil, 2009.

³ Voici l'adresse exacte de ce site internet tenu depuis 2014 : <<https://www.tokyo-time-table.com/>>.

⁴ Voir l'essai *Céline et la chanson : de quelques oreilles que la poésie célienne prête aux formes chantées*, Tusson, Éditions du Lérot, 2004. Voici d'ailleurs ce que l'auteur affirme à cet égard dans *Sympathie pour le fantôme* à propos de Thelonious Monk, artiste admiré et modèle revendiqué : « Faire par l'écriture ce qu'il arrive à faire en musique... Il bouscule tout, la mélodie, l'harmonie, le rythme. Perturbation radicale... Il [...] chasse entre le blanc et le noir, l'ébène, l'ivoire, se faufile dans les bois, glisse à travers les cordes... », et parvient finalement à « une utilisation différente des notes » (SPF 257).

Bien sûr, cette *générosité* que nous évoquions en ouverture est aussi, et peut-être avant tout, celle de l'écriture, de la langue et du style de notre auteur, proliférants et divers, comme le corail qui a donné son titre au colloque d'Édimbourg de septembre 2017 dont est issu le présent volume⁵. Tant au niveau du fond que de la forme, l'image d'« écrivain du corail » semble ainsi parfaitement correspondre à Michaël Ferrier, lui qui a utilisé cette expression dans un article récent – à propos d'écrivains japonophones contemporains aux origines et parcours variés (Hideo Levy, Yoko Tawada, Minae Mizumura, Yang Yi, David Zoppetti, Shirin Nezamafi) – pour faire référence à

une littérature qui déconstruit le lien univoque qui existe entre la langue et la nation et qui développe un espace hybride où communiquent plusieurs cultures, dans une cohabitation de deux – voire de plusieurs – langues de référence et une constante réinvention de soi prenant pour base un dynamisme identitaire⁶.

Le même terme se retrouve également dans le bref et vibrant « éloge du corail » figurant dans les *Mémoires d'outre-mer*, cité en exergue à cette introduction. De fait, pour peu qu'on le prenne dans toute son ampleur, il incarne bien plusieurs des problématiques qui sont au cœur même du travail de Michaël Ferrier, salué depuis ses débuts par de nombreux prix littéraires mettant en particulier en avant l'exil et les échanges culturels⁷ : décentrement, brouillage des genres et des codes sociaux, renouvellement des structures narratives, implications politiques avec un fort accent porté sur l'approche écologique d'une part, les considérations historiques et mémorielles d'autre part, enfin une conception de la littérature comme un espace insulaire pluriel, nourri de phénomènes d'hybridité et de métissage. Quant à l'expression d'« écrivain du corail », elle s'applique ainsi tout aussi bien à la circulation et rencontre entre les langues et les cultures que l'on peut relier à l'entreprise de déconstruction de la notion d'identité (« nationale », et en

⁵ Voici le programme de ce colloque international intitulé « Michaël Ferrier : un écrivain du corail » : <https://www.ed.ac.uk/files/atoms/files/colloque_international_michael_ferrier_sm.pdf>.

⁶ Michaël Ferrier, « Les écrivains du corail ou d'une nouvelle arborescence – possible et souhaitable – dans la réception de la culture japonaise », *Réceptions de la culture japonaise en France depuis 1945. Paris-Tokyo-Paris : détours par le Japon*, sous la direction de Fabien Arribert-Narce, Kohei Kuwada et Lucy O'Meara, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 27-47 (p. 40).

⁷ On pense ici notamment aux prix Édouard Glissant, Franz-Hessel, ou encore de la Porte Dorée. Voir la liste complète figurant dans la bibliographie en fin de volume.

général) dans l'œuvre de Ferrier⁸, qu'à des auteurs d'outre-mer et de la créolité qui l'ont fortement marqué tels Édouard Glissant⁹, Maryse Condé, Raphaël Confiant ou Patrick Chamoiseau¹⁰. « Écrivain de l'entre-deux », donc, et des rencontres comme l'écrit Anne Roche dans son étude, Michaël Ferrier se situe au carrefour d'influences, styles et formes multiples, étant en cela profondément ancré dans son époque et ses ramifications interculturelles. On peut dès lors aisément l'associer aux figures hybrides et inclassables qui jalonnent ses livres, et qu'il aime tout particulièrement mettre en valeur ou même faire sortir de l'oubli, comme ici dans *Sympathie pour le fantôme* : « Je songe à Abdürrechid Ibrahim, le fervent intellectuel musulman qui fut un chaud partisan de [l'édification de la mosquée de Tokyo]. Un Turc venu de Russie, passant par le Japon... le monde en marche... En 1909 déjà, il

⁸ À ce propos, l'auteur a affirmé dans un article de 2005 consacré à Pierre Guyotat : « je viens d'une famille créole. Ma langue maternelle est la française, mais étudiée dès le plus jeune âge dans des écoles étrangères et dans une famille métissée aujourd'hui installée à la Réunion, petite île de l'Océan indien qui porte bien son nom : la langue française y a toujours été traversée, criblée, transpercée de termes venus d'autres langues, esclaves cafres, marins anglais, bijoutiers indiens, commerçants chinois, malgache des hauts-plateaux (le *merina*), malgache des rivages (le *sakalava*)... Cette pluie de langues m'a toujours semblé l'état naturel de la langue, son énergie inépuisable, et non le langage plat qu'on veut nous faire passer dans chaque langue comme la seule langue possible », « Soudain Guyotat opéra : sur la musique et le chant dans les livres de P. Guyotat », *Études françaises*, n° 14, « Colloque Pierre Guyotat : Langage, Corps, Politique », Tokyo, Université Aoyama Gakuin, 2005, p. 11-22.

⁹ On notera à cet égard que le titre du premier roman publié par Michaël Ferrier, *Kizu : la lézarde*, fait écho à celui du premier roman d'Édouard Glissant (affectueusement surnommé « l'oncle Édouard » dans *Sympathie pour le fantôme*, p. 19), paru en 1958 : *La Lézarde*. Voir aussi l'article de Ferrier « Glissant romancier : notes pour une stylistique des romans d'Édouard Glissant », paru dans l'ouvrage collectif *Archipels Glissant*, sous la dir. de François Noudelmann, Françoise Simasotchi-Bronès et Yann Toma, Presses Universitaires de Vincennes, 2020.

¹⁰ Voir également sur ce point l'article « Japon créole, ou les aléas de la créolisation » (JBR 175-200). Ces caractéristiques de l'œuvre de Michaël Ferrier, à la fois polymorphe et plurilingue, expliquent la présence de langues *étrangères* dans ce volume, à commencer bien sûr par le japonais et l'anglais. Cette dernière, que l'on retrouve notamment ici dans l'article de Martin Munro – qui a par ailleurs traduit en anglais *Mémoires d'outre-mer* et *François, portrait d'un absent* –, signale de façon emblématique l'écho grandissant que rencontre le travail de Ferrier à l'étranger, bien au-delà des frontières du monde francophone avec des traductions déjà parues dans de nombreux pays (États-Unis, Chine, Inde, Japon, Italie, Espagne, Portugal), sans compter les études critiques et colloques qui lui ont été consacrés à travers le monde – voir à cet égard la liste de travaux critiques figurant dans la bibliographie à la fin de cet ouvrage. En plus du colloque international s'étant tenu à l'Université d'Édimbourg en septembre 2017, déjà cité plus haut et premier du genre, on citera également les journées d'études organisées par l'Université d'État de Floride à Tallahassee au printemps 2022 : <<https://winthropking.fsu.edu/Event/tokyo-stories-writing-world-michael-ferrier>>.

entraîné en extase devant l'hallucinant défilé des publicités... » (SPF 199). Toujours dans ce roman, construit en triptyque autour des portraits d'Ambroise Vollard, Jeanne Duval et Edmond Albius – « fantômes » du titre, « métèques rebelles franchisseurs des siècles » d'après Cécile Guilbert¹¹ –, on voit se dresser au fil des pages un vibrant éloge des bariolages et mélanges en tous genres, souvent sous le signe de la musique (et avant tout du jazz), ce que concrétise cette évocation d'« une Japonaise qui écoute un poème de Baudelaire interprété en reggae par des musiciens québécois... Je repense à mon écrivain haïtien, canadien et japonais [Dany Laferrière]... pas de doute, le XXI^e siècle est en route... » (SPF 159).

Pour en revenir à la générosité de l'écriture en tant que telle, elle frappe tout d'abord par son enthousiasme et son souffle lyrique, portée et volontiers emportée par une puissance d'évocation et de créativité verbale qui allie brillance et brio dans de fréquents morceaux de bravoure et envolées poétiques, humour et fantaisie en résistant rarement aux bons mots et jeux sur la langue, mais aussi de nombreux clin d'œil aux lecteurs directement pris à parti, et de multiples références intra et intertextuelles des plus érudites, entraînant toutes sortes d'effets d'échos, de retours et de reprises. Pour ne donner qu'un exemple de cet humour décapant parmi tant d'autres, on peut se rappeler ici de la description dans *Sympathie pour le fantôme* de la réunionite chronique qui affecte les professeurs d'université japonais, en l'occurrence collègues du narrateur :

Les professeurs de l'Université du Centre ont la manie de la réunion, la fureur du rassemblement, la frénésie de la troupe. [...] Je me souviens de ma première réunion... Elle avait pour but de présenter le bilan des réunions tenues l'année précédente et de préparer celles de l'année prochaine. Dans le couloir de la fameuse Section des Littératures européennes, cela donna ce dialogue ubuesque avec le Chef de la Section :

- On va faire une réunion...
- Pour quoi faire ?
- Pour faire le bilan des réunions.

¹¹ Cécile Guilbert, « *Sympathie pour le fantôme* : Tokyo, tempo solo », *Le Monde*, 26 août 2010, <https://www.lemonde.fr/livres/article/2010/08/26/sympathie-pour-le-fantome-tokyo-tempo-solo_1402855_3260.html>. On aura respectivement reconnu derrière ces trois personnages le marchand d'art né à Saint-Denis de La Réunion, ami, découvreur et mécène d'un bon nombre des plus grands peintres de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle ; la « vénéus noire », muse et maîtresse de Charles Baudelaire ; et l'esclave réunionnais célèbre pour avoir découvert le procédé pratique de pollinisation de la vanille.

- Est-ce que cette réunion sera elle-même comptabilisée dans le bilan en question ?
- Je ne sais pas. Il faudra faire une autre réunion pour en décider. (SPF 51-52)

S'ensuit sur plusieurs pages le portrait mordant d'une réunion de la « Commission du Plan Stratégique » qui présente toutes les caractéristiques du style satirique, parfois sarcastique, de Ferrier : prouesses verbales grâce à un art de l'accumulation énumérative et des jeux de mots incessants, comme ici à propos des vêtements que portent les participants : « ces grands défenseurs de la modernité sont invariablement habillés des mêmes costumes pâles et gris, flanelle flatulente, chemise impeccable, col rigide... Les vestons sont bien propres, les complets sont au complet. Les plus jeunes ont un polo (quelle audace), tous dans des couleurs pastel, vert pomme, mauve chrysanthème... [...] Ils boivent de l'eau minérale et du lait pasteurisé, ce sont les nouveaux cadres du monde moderne, pastellisé » (SPF 52-53) ; sens de la caricature en quelques traits et ironie ravageuse se manifestant dans l'évocation de ces « [crânes dégarnis qui] s'emparent du micro » à tour de rôle, alors que « pendant ce temps, les autres bâillent, se grattent la fesse ou le menton, et tout ce beau monde s'emmerde à l'unisson » (SPF 53) ; dimension critique et politique enfin, toujours en arrière-plan chez l'écrivain, que ce soit pour se moquer de « ce que vont devenir les professeurs au XXI^e siècle : des démarcheurs, des prestataires de services itinérants, vendant leur soupe au petit bonheur [...]. Le vaste "marché de l'éducation" est en marche » (SPF 68), ou pour singer le personnage de Nezumi – point culminant du passage –, « le chef de la Section des Études internationales » et « grand Mamamouchi » de l'Université du Centre, archétype du mandarin arriviste brassant les concepts à la mode et courant de colloque en colloque sans jamais produire de contenu véritable. En à peine une vingtaine de pages et quelques traits saillants et bien sentis, ce sont les principaux travers du monde académique contemporain qui sont ainsi croqués, du règne annoncé des *business models* au recul généralisé de la réflexion critique et du savoir – soit, pour reprendre les termes de la parodie esquissée dans *Sympathie*, « une "économie de la connaissance" au service d'une "société cognitive" qui saura rentabiliser les investissements en "capital humain"... Yes, madam ! » (SPF 52).

Parmi les auteurs « essentiels » le plus souvent évoqués par Michaël Ferrier, qui l'ont profondément nourri et avec lesquels il revendique clairement une filiation littéraire, on citera bien sûr en premier lieu Céline, à qui il a consacré sa thèse de doctorat autour du thème de la chanson¹², et

¹² Thèse de doctorat en littérature française réalisée sous la direction du Professeur Henri Godard, grand spécialiste de l'œuvre de Céline, soutenue en 1998 à l'Université de la

dont l'oralité et l'inventivité sans brides de la prose demeurent un point de repère permanent dans son œuvre. On pense également aux figures incandescentes, solaires et tutélaires de Rimbaud, Claudel, Glissant, Guyotat ou encore Sollers¹³, son éditeur depuis ses débuts dans la collection « L'Infini » de Gallimard, dont il partage entre bien d'autres choses le savoir encyclopédique et le goût des femmes et de la pique¹⁴. Filiations en lettres d'or, donc, qui remontent jusqu'aux origines mêmes de la littérature en Occident comme en Orient, et qui trouvent dans le XIX^e siècle un jalon essentiel, une période étalon le plus finement et intimement accordée aux accents du cœur, autour notamment des monstres sacrés que sont Hugo, « force qui va » au « souffle impétueux »¹⁵, et Chateaubriand, dont le style et l'œuvre demeurent une référence incontournable, tant pour sa dimension épique et lyrique que son palimpseste temporel et mémoriel. On pourrait même parler d'un certain néo-romantisme inspiré et incarné par ce dernier, se signalant dans l'écho transparent entre les *Mémoires d'outre-tombe* et *d'outre-mer*, et dramatisé dans la scène d'ouverture de *Sympathie pour le*

Sorbonne (publiée en 2004 aux Éditions du Lérot), et ayant pour intitulé exact : « La chanson dans l'œuvre de Céline : du grand opéra à la chanson populaire en passant par l'opéra-bouffe, l'opéra-comique, l'opérette et autres fredaines. De quelques oreilles que la poétique célinienne prête aux formes chantées ». On retrouve de fait une verve volontiers célinienne dans l'écriture de Michaël Ferrier, dans laquelle abondent les marques d'oralité, déclamations oratoires, invectives et traces d'argot familier ou grossier, dont on citera parmi tant d'autres exemples représentatifs dans *Sympathie* : « *dzoing, dzoing* » (SPF 59) ; « Gloria Alléluia ! » (SPF 61) ; « mon cul » (SPF 82) ; « “Une prune !”, qu'il nous répond » (SPF 93).

¹³ Concernant ces différents auteurs, voir les textes suivants de Michaël Ferrier : « L'affût du lecteur : Claudel, lutteur japonais » (JBR 205-14) ; « Éloge de la déroute : l'incipit de *Poétique de la relation* d'Édouard Glissant », *Journal of the Faculty of Literature*, n° 85, Tokyo, Éd. Chuo Shuppansha, 2002 ; « La prose à vif : sur Pierre Guyotat, *Prostitution et Littérature interdite* », *Critique*, n° 824-825, Paris, Éd. de Minuit, 2016, p. 35-46 ; « Sollers, classique du changement », *L'Infini*, n° 81, Paris, Gallimard, 2002, p. 19-32.

¹⁴ Dans l'entretien réalisé par Aurélie Julia pour la *Revue des deux mondes* (numéro d'avril 2013, p. 93-104), intitulé « L'écrivain sismographe », Michaël Ferrier affirme à ce sujet : « Je citerais en premier lieu Céline, un auteur que j'ai énormément lu et que je ne quitte jamais longtemps. Céline est l'un des rares écrivains à me faire rire même à la dixième lecture. On insiste sur la veine sarcastique et féroce du bonhomme ; mais il existe chez lui une palette incroyablement colorée de l'humour. À côté de Céline, viennent pêle-mêle Arthur Rimbaud, Édouard Glissant, Aimé Césaire, Blaise Cendrars, François Rabelais, Samuel Beckett, Kateb Yacine, Molière... j'arrête là : les listes sont ennuyeuses ; et puis je ne tiens pas à établir une grande famille cohérente ; ce sont des livres qui m'accompagnent. Il y en a d'autres : Proust, Perec... S'il fallait trouver un fil rouge, ce serait le travail de chacun sur la langue et le désir de rendre au français sa puissance expressive » (p. 95).

¹⁵ Victor Hugo, *Hernani*, acte III, scène 2 (1830). Michaël Ferrier a révélé l'éclatante modernité et les vies nouvelles de cet auteur à l'orée du XXI^e siècle dans l'article suivant : « Hugo le Malentendu : Victor Hugo dans la chanson, la BD et le manga » (JBR 143-73).

fantôme par une allusion explicite au célèbre écrivain né à Saint-Malo en 1768, dans l'hôtel de la Gicquelais de l'ancienne rue des Juifs, et dont le tombeau fait face à la mer sur l'îlot du Grand Bé de cette même ville, à la manière des trois tombes du cimetière de Mahajanga dans les *Mémoires d'outremer* :

C'est un de ces moments étranges devant la page, où vous êtes seul, absolument seul, mais le monde entier est là, à portée de la main, et l'immense palette des temps. Vous remontez encore, une autre tempête, bien des années plus tôt... Cette fois, nous sommes à Saint-Malo, dans une rue sombre et étroite appelée la rue des Juifs, dans une chambre dominant une partie déserte des murs de la ville. [...] Le mugissement des vagues soulevées par les bourrasques annonçant l'équinoxe d'automne n'empêche pas d'entendre les cris d'un enfant qui vient de naître, au cœur de la tempête, sur la pointe d'un rocher... (SPF 17)

De cette tempête théâtralisée de 1768 à celle qui a traversé la Bretagne et le reste de la France avec grands fracas en décembre 1999, Michaël Ferrier – qui a vécu à Saint-Malo – inscrit son écriture romanesque dans le sillage de son illustre aîné malouin, mémorialiste ayant lui aussi traversé dans sa vie et son œuvre les âges et les continents, et saisi avec une envergure prodigieuse, et une ferveur toute romantique, « l'immense palette des temps » et le vacarme des mémoires qui « grondent » (SPF 17)¹⁶. Acrobate du verbe, fidèle en cela à l'héritage de son grand-père Maxime, le héros étincelant des *Mémoires d'outre-mer*, l'auteur de ces derniers opère ainsi volontiers dans ses textes de grandes plongées vertigineuses dans la matière du temps, faisant tout défiler devant les yeux du lecteur : de paysages en portraits, du microcosme au macrocosme, en mêlant les références les plus lettrées aux

¹⁶ On notera d'ailleurs que le premier roman écrit par Michaël Ferrier, mais resté non publié, relatait précisément les aventures d'un marin breton sur un mode picaresque : « Avant Tokyo, petits portraits de l'aube, j'avais écrit un gros roman (intitulé *L'Hospice des Vieilles Lunes*) : on y voyait un matelot de Saint-Malo, nommé Jean Quimporte, qui avait l'étrange faculté de ne pas mourir et dont je relatais donc les aventures depuis la date de sa naissance, en l'an de grâce 1661, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sur plus de trois siècles et sur les cinq continents... le manuscrit de ce livre faisait 435 pages et, grâce à Dieu, n'a pas trouvé de maison d'édition. Extension temporelle, géographique, manuscrite... un personnage principal hâbleur, flamboyant, doté de pouvoirs extraordinaires, une écriture caractérisée par des adjectifs à la pelle, de longues périodes chateaubrianesques, et une prose qui recourait volontiers à la métaphore ou aux effets de style : c'est le roman sur lequel je travaillais lorsque je suis arrivé au Japon, en 1992. Le Japon a, je dois le dire, coupé net à ce roman proliférant et déployé, que je ne renie pas mais qui me semble aujourd'hui très éloigné de ce que je suis devenu et de ce que je voudrais faire » (JBR 235-36). On pourrait ainsi peut-être parler d'une tendance naturelle contenue, contrainte voire restreinte à une forme de brièveté à propos de l'« écriture du peu » de notre auteur.

notations les plus triviales, et en recourant souvent à de longues listes charriant toutes sortes de détails et de chiffres pour capter la réalité du monde passé et présent, au point de donner une épaisseur organique à son écriture. Celle-ci n'hésite pas à convoquer tous les éléments et les forces qui se présentent à elle, comiques comme cosmiques voire orgasmiques, faisant dérouler une véritable cornu copia, le grand tourbillon du monde et des mots alliant la puissance – incantatoire, narrative – des tempêtes et des typhons, point de jonction entre Est, Ouest et bien au-delà : « Virages du monde, courage du typhon. Tempête de l'écrit. La parole s'enroule, se tresse à d'autres paroles, encore, suscitant des révélations inouïes. [...] Tout le passé revient, impur : un passé métissé de différents passés, de différentes cultures » (SPF 19). Et encore : « Il ne faut pas avoir peur d'y entrer, dans cette immense épaisseur de temps, cette énorme archive. [...] C'est le ramdam des mémoires, le grand tumulte mémoriel » (SPF 15). Dans ses romans à l'architecture toujours ciselée et riche de sens, s'ouvrant par des citations en exergue d'auteurs en tous genres et souvent construits autour d'un prologue ou avant-propos et d'un épilogue, avec des intermèdes (parfois en italiques) à la manière d'un éventail, ou une structure en triptyque comme dans *Sympathie pour le fantôme* et *Fukushima*, Michaël Ferrier fait appel ainsi qu'il l'a suggéré dans un entretien au titre révélateur, « L'écrivain sismographe », « à ces puissances intérieures que nous logeons en nous – ironie, révolte, poésie, tendresse : la beauté, c'est le moment où tout cela coïncide, rythme, souffle, poignet¹⁷. » Cette dernière formule se retrouve d'ailleurs au mot près dans les pages d'ouverture de *Tokyo, petits portraits de l'aube*, qui marque l'entrée en littérature de l'auteur avec la publication de *Kizu (La lézarde)* la même année, 2004¹⁸.

Formé à la musique dès son enfance et calligraphe à ses heures¹⁹, les nombreuses *visions*, descriptions et énumérations que nous venons d'évoquer et qui jalonnent l'ensemble de son œuvre ne l'amènent aucunement à s'en tenir au seul registre déictique, une certaine résistance au primat contemporain du visuel constituant même une préoccupation constante au fil de ses livres²⁰. Si son écriture est volontiers lyrique et foisonnante, elle ne cherche

¹⁷ « L'écrivain sismographe », *op. cit.*, p. 102.

¹⁸ « Il y a un moment ainsi où tout coïncide, rythme, souffle, poignet... Blanc sur blanc, la lumière du matin sur le bord de la page » (TPP 14).

¹⁹ Michaël Ferrier explique ainsi dans *Scrabble* avoir appris à jouer de la flûte à bec et du balafon entre autres instruments grâce à M. Coulomb, son professeur de musique au Tchad (S 141-47).

²⁰ Il affirme à cet égard dans l'entretien évoqué plus haut qu'« on ne réalise plus ce que l'on est en train de vivre ; on essaie d'emblée de le connecter à une culture visuelle banale au lieu de le sentir et de le goûter de toutes ses forces. [...] nous sommes gavés par l'image,

ainsi pas seulement à nous en mettre plein la vue, mais plein les sens, tenant l'image en respect au profit d'autres perceptions sensibles et plaisirs sensuels, dans une approche souvent synesthésique : dans cet univers romanesque, « les couleurs parlent, les parfums racontent des mondes... » (SPF 163). À l'occasion de la dégustation d'une prune marinée (*umeboshi*) vieille de plusieurs décennies, le narrateur de *Sympathie pour le fantôme* affirme par exemple : « Simultanément, tout votre corps se remet à exister comme jamais : cinq sens, votre voix qui change, et votre sourire étincelant comme une averse. Vos narines palpitent. Votre nez a des ailes, vos oreilles des pavillons. Vous devenez oiseau, insecte, papillon » (SPF 95). Cet aspect peut d'ailleurs être relié aux tresses mémorielles que l'auteur (mé)tisse texte après texte, comme le suggère Christian Doumet dans ce volume à propos des *Mémoires d'outre-mer* : « renoncer au visible là où il se fait le plus impérieux, c'est s'en remettre aux sons, à la musique, au seul prestige du verbe. Injonction d'écrivain, de mémorialiste et de poète : de ce qui m'entoure, je ne veux rien voir et tout entendre. Or les bruits ont ce privilège sur le visible : qu'ils en côtoient d'autres par la mémoire. »

Écrivain des contrastes, aux multiples cordes et facettes, la prose de Michaël Ferrier ne peut de la même façon pas être réduite à sa seule fougue et son panache, son sens du lyrisme ne l'empêchant pas de prendre des accents plus sombres et de s'accommoder quand le besoin l'exige de formes brèves et d'une « esthétique du peu », qui se manifeste par un travail du fragment et de la note, et une écriture faite de pointes et notations comme il l'a lui-même bien analysé dans son article « Je suis un écrivain japonais »²¹. La rencontre du Japon, de ses traditions culturelles et littéraires, a eu sur ce point une influence décisive, autour notamment du genre littéraire du *zuihitsu*, l'écrit au fil du pinceau – nous y reviendrons. On se bornera ici à souligner le caractère polymorphe de cette œuvre s'essayant à de multiples formes hors des sentiers battus, des petits portraits parfois proches de la poésie aux grands mouvements narratifs et expansifs que l'on retrouve dans *Sympathie pour le fantôme*, *Mémoires d'outre-mer*, *François, portrait d'un absent* ou *Fukushima, récit d'un désastre*, en passant par les textes de films documentaires réalisés par Kenichi Watanabe²². Oscillant ainsi entre les thèmes et les

l'œil est sollicité aux dépens de tous les autres sens, nous avons tout oublié de l'écoute et de la voix, de la musique », « L'écrivain sismographe », *op. cit.*, p. 101. Et d'ajouter : « Le système marchand de l'image planétaire stéréotypée aplatit toutes les sensations (même la vue) et réduit en fait la connaissance. L'image est un filtre, au sens le plus concret du terme, c'est-à-dire un écran » (*ibid.*). Nous reviendrons sur ce point dans le contexte de la représentation de la catastrophe.

²¹ Voir Michaël Ferrier, « Je suis un écrivain japonais. De l'importance du *zuihitsu* chez un écrivain contemporain » (JBR 233-49).

²² Les références complètes de ces films sont précisées dans la bibliographie en fin de volume.

genres, les tons et les modes, le travail de l'écrivain franchit sans aucun doute « la Barrière des Rencontres » pour reprendre le titre de son recueil d'essais consacré au Japon, titre lui-même

emprunté à l'un des plus anciens documents littéraires conservés au Japon : les *Contes d'Ise* (*Ise Monogatari*). Il s'agit, dans un délicat mélange de prose et de poésie, d'une suite d'histoires n'ayant en apparence aucun lien entre elles, mais dont la réunion pourrait former la trame d'un étrange roman. [...] Les *Contes d'Ise* regorgent de ce genre d'histoires, entrevues réelles ou imaginaires, rendez-vous nocturnes et flottants, étreintes fugaces dans le face à face indistinct de l'aube... (JBR 12)

Reprenant à son compte l'esprit bariolé et la composition hybride de ce monument de la littérature japonaise classique, Michaël Ferrier y fait à la fois référence dans son recueil de textes critiques dans lequel il évoque son écriture « du peu » (JBR 233-49), et dans *Sympathie pour le fantôme*, au terme d'un grand morceau de bravoure au style épique, scène érotique avec une jeune nipponne qui allie un imaginaire japoniste à des références mêlées, entre délire et visions, et qui s'achève par une extase des sens, dans un grand dérèglement des temps, des lieux et des mots :

Yuko s'évanouit, les lignes de son corps se dissolvent dans le monde flottant. [...] Je viens buter sur le contrefort de ses cuisses, une église fortifiée de tulle, toute une forteresse textile, puis les portes s'ouvrent les unes après les autres dans des baisers de vampires et des soupirs de fées. Nous entrons dans les siècles obscurs, les Slavons et les Huns, des dragons, des empaleurs, les grandes migrations viennent de commencer... C'est un paysage sauvage, un mélange de latin et de slave, de salive et de satin. Là-bas, de l'autre côté de la Terre, des idéogrammes chinois dansent dans la pénombre. Maintenant, nous sommes au Moyen Âge tardif, Gutenberg vient d'inventer l'imprimerie, ses cheveux se transforment en quatre chevaux splendides, couleur de charbon, les loups s'enfuient sur leur passage... Alors, je passe la Barrière des Rencontres. (SPF 166-67)²³

Se fantasmant ici – dans un cadre autofictionnel – sous les traits d'un découvreur et voyageur de la nuit, l'écrivain qu'est Michaël Ferrier est de fait

²³ L'alliance d'ivresse et de fatigue décrite ici n'est pas sans rappeler les hallucinations puissantes dans les voyages en train entre Paris et Rome dépeintes dans *La Modification* de Michel Butor, autre grand amateur et fin connaisseur de la culture nipponne, auquel Michaël Ferrier a consacré un « petit portrait en volatile japonais ».

une figure emblématique de la rencontre avec l'Autre²⁴, se situant au croisement et au point d'équilibre (fragile) de références et d'influences diverses, « comparatiste » à ses heures et surtout grand passeur entre les cultures et les mémoires comme nous l'avons déjà vu, dans la lignée d'autres importants franchisseurs de frontières tels Léon de Rosny, Maurice Pinguet et Dany Laferrière – trois auteurs à qui il a consacré des études critiques autour de ce sujet²⁵. Fin portraitiste aussi, tant dans son travail de chercheur que de romancier, il se plaît à faire ressortir les lignes de force d'un individu ou d'un auteur en quelques traits marquants et souvent inattendus ou décalés – Paul Claudel en « lutteur japonais », Jacques Lacan en « maître zen », parmi bien d'autres exemples –, en faisant de nombreux emprunts au monde animal dans la plus grande tradition de la caricature et de la fable, qu'il s'agisse de dépeindre Michel Butor en « volatile japonais » à partir d'une analogie onomastique ou de cerner « l'heure du loup » et « la part du chien » et « des esprits animaux » dans l'œuvre de Pascal Quignard. Comme il y invite dans *Sympathie pour le fantôme*, « il faut savoir lire le corps des gens, l'inflexion des lèvres, le mouvement des pupilles, toute la palette des sourcils » (SPF 148) ; « Les démarches sont des musiques, elles révèlent dans les corps tous les animaux cachés » (SPF 159). L'importance capitale du règne animal pour l'auteur apparaît d'ailleurs clairement dans *Scrabble* qui décrit son enfance tchadienne dans la proximité immédiate de chiens, chats, lapins, poules, coqs, moutons, boucs, bœufs et singes, plusieurs d'entre eux figurant sur les photos du livre. Quelques-uns de ces animaux, domestiques

²⁴ On rappellera à cet égard cette phrase issue de l'entretien « L'écrivain sismographe » (*op. cit.*, p. 103) : « il n'est pas question de revendiquer une identité mais de se mettre au contact de sa propre altérité. Écrire, c'est toujours se mettre un peu à l'écart. La littérature offre des points de vue multiples, elle invite à un déplacement perpétuel. Écrire est aussi une migration. »

²⁵ Voir notamment « L'art du repiquage : présences du Japon de Léon de Rosny à Dany Laferrière », dans *D'après le Japon*, actes du Colloque international de l'École Normale Supérieure, sous la dir. de Laurent Zimmermann, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2012, p. 55-82 ; Maurice Pinguet, *Le Texte Japon, introuvables et inédits* (éd.), Paris, Seuil, 2009. Dans l'« Avant-propos » de ce dernier ouvrage, Michaël Ferrier écrit par exemple à propos de Pinguet auquel il s'identifie manifestement : « Belle leçon de comparatisme moderne : ce regard nouveau, transversal, rapide, invite à remettre en jeu les auteurs et les pensées, [...] dans une efflorescence du temps qui nous rend contemporains à la fois de Claudel et des poètes japonais, des écrivains français et des classiques chinois, des romanciers nippons et de la Renaissance italienne. Le double éclairage qui transparait dans tous ces textes, entre l'univers du jeune normalien, reçu premier à l'agrégation de lettres classiques, [...] et celui du professeur chevronné installé à Tokyo, avec ses ouvertures à l'Extrême-Orient (bouddhisme, poterie, calligraphie, effractions chinoises, découvertes japonaises...), fait de Maurice Pinguet un passeur de toute première importance » (*op. cit.*, p. 13).

ou non, sont associés à une certaine dureté et une violence ambiantes dans le Tchad de la fin des années 1970, un sentiment de danger et de menace diffus qui préfigure en quelque sorte les déchaînements de la guerre à venir, de l'agressivité et la hargne du ratel aux scènes fondatrices et sans doute traumatisantes pour l'enfant de la décapitation du coq et de l'égorgeage du mouton – on y reviendra plus longuement. Ces leçons de vie ont laissé une trace indélébile à la fois chez l'homme et chez l'écrivain :

Les animaux portent en eux une délégation innombrable de sciences secrètes, de connaissances cachées, de savoirs subreptices, toute une érudition occulte et pourtant transparente, à laquelle il faut tendre l'oreille si l'on veut devenir un homme digne de ce nom. Toumaï [nom tchadien souvent donné au narrateur lorsqu'il vivait à N'Djaména avec sa famille], vis comme le chien ! (S 63)

Comme une forme de clin d'œil à l'art du « petit portrait » de Michaël Ferrier²⁶, nous souhaiterions présenter dans cette introduction certains des thèmes et problématiques transversaux qui seront abordés tout au long du volume, en esquissant un profil éclaté de l'auteur et de ses textes, par petites touches successives tracées au fil du pinceau, disséminant à sa manière les éclats du corail dans une forme d'éventail en trois temps, sans l'ambition ni la prétention d'apporter une quelconque pièce finale au puzzle de l'œuvre ou de la biographie – même si la publication de *Scrabble* à l'automne 2019 représente une contribution décisive à cet égard comme nous le verrons. Associer une telle prétention et pratique critiques à ce volume collectif serait en effet contraire à l'esprit même de son objet, soit une œuvre résolument ouverte et en mouvement permanent, se gardant de toute forme de sacralisation et d'effet-monument ainsi que l'incarne le magnifique hommage à l'ami disparu, *François, portrait d'un absent*, mais aussi les *Mémoires d'outre-mer*, fidèles en tout point au grand-père Maxime qui avait cherché avec la tombe vide du cimetière de Mahajanga à détruire « le sens même du monument en même temps qu'il le faisait construire : il ne voulait pas d'une mémoire close, achevée, et livrée comme dans un coffre. Il voulait que quelqu'un vienne, se déplace, s'interroge... » (MOM 336). En guise de portrait biographique, et avant d'entreprendre cette sorte de mosaïque abécédaire que nous venons d'évoquer, nous nous contenterons donc ici de rappeler la brève présentation de Michaël Ferrier figurant sur la quatrième de couverture de *Tokyo, petits portraits de l'aube* :

²⁶ Voir sur ce point l'article d'Hannah Holtzman figurant dans ce volume.

Sa grand-mère était indienne, son grand-père mauricien. Né [en 1967] en Alsace, il passe son enfance en Afrique et dans l’océan Indien, puis fait ses études à Saint-Malo et à Paris. Il enseigne maintenant la littérature à Tokyo.

Japon

... soudain le regard s’aiguise et toutes les perspectives s’en trouvent profondément modifiées. Au Japon, j’ai trouvé l’angle du monde.

(FPA 139)

Mon lien avec le Japon n’est pas spectaculaire, théâtral ou tonitruant. Au contraire, il s’est installé dans ma vie et dans mon écriture avec une douceur, mais aussi avec une force qui, aujourd’hui encore, m’étonne : fragile et durable à la fois, en même temps ténu et irremplaçable. Il n’a rien de la grosse ficelle commerciale des « écrits sur le Japon » mais relèverait plutôt de la théorie des cordes, le Japon m’ayant ouvert une autre dimension, une certaine courbure de l’espace et du temps.

(JBR 234-35)

C’est en ces mots que Michaël Ferrier décrivait en 2009 son rapport au Japon, par lequel il est difficile de ne pas commencer ce « petit portrait » tant ce pays a joué – et continue de jouer – un rôle décisif dans son œuvre et son parcours biographique. Découvert en 1992, il correspond ainsi au point de départ des écrits romanesques avec la publication de *Kizu* et de *Tokyo, petits portraits de l’aube* en 2004, constituant également un point central et d’équilibre, autant qu’un point aveugle et de diversion. Au-delà du regard porté sur l’Archipel par un écrivain aux origines et expériences multiples, c’est aussi et peut-être avant tout à partir du Japon que celui-ci peut développer des points de vue décalés, souvent inédits, sur le reste du monde, et sur tout un ensemble de problématiques contemporaines à l’ère de la globalisation, en renversant volontiers les rapports entre centre et périphérie. Le domaine de la créolité est un exemple révélateur de cette pratique critique et épistémologique de Michaël Ferrier, qui l’aborde en l’occurrence depuis sa position singulière d’auteur français d’origine mauricienne vivant à Tokyo : « si le Japon est sans aucun doute un cas excentré, et à bien des égards *déplacé* dans le réseau labile des études créoles, il n’en est pas moins révélateur de nouveaux enjeux de pensée qui sont en train de se constituer autour de la figure du Créole, aux endroits mêmes où on ne les attendait pas » (JBR 177). Ce sens du décalage du regard, de même que son

éclectisme et sa diversité, s'inscrivent dans un mouvement de circulation permanente qui informe en retour l'image du Japon qui se dessine au fil des textes de Ferrier. Cherchant à contrer les simplifications nées de l'exotisme (et de l'auto-exotisme), ainsi que les descriptions uniformes et homogénéisantes des discours nationalistes véhiculés entre autres par les *Nihonjinron*²⁷, l'auteur affirme avoir essayé dans ses livres de « lézarder une certaine image du Japon, monotone et monolithique, qui a cours aujourd'hui en France comme ailleurs, et de montrer qu'il existe un Japon contradictoire et polyphonique, pluriel voire anarchique, encore largement inconnu du public français » (JBR 17).

Mais l'influence du Japon sur Michaël Ferrier ne se mesure pas seulement et avant tout en tant que thème ou que sujet d'étude, mais aussi au niveau de son écriture que la rencontre avec ce pays a littéralement métamorphosé comme il l'a lui-même expliqué²⁸ :

On m'interroge souvent sur la composition de mes livres. Je renvoie les intéressés à deux genres littéraires anciens : les *zuihitsu*, soit les « écrits au fil du pinceau », et les *nikki*, littéralement les « jours gardés en mémoire » : Sei Shonagon, Kamo no Chomei, Yoshida Kenko, Ki no Tsurayuki. La littérature japonaise a développé d'autres formes génériques que les nôtres et ce décloisonnement m'enchanté. [...] La classification par genres a fait l'objet de réflexions théoriques passionnantes ; il est temps de proposer autre chose, et pourquoi pas un genre hybride qui mêlerait le témoignage, le récit et le documentaire ?²⁹

Cette catégorisation hybride correspond bien à la plupart des textes littéraires de Michaël Ferrier, à commencer par *Fukushima, récit d'un désastre*. Si le genre souple et versatile du *zuihitsu*, défini par Jean-Jacques Origas comme une « écriture éclatée, semi-improvisée et ancrée dans le présent [...] censée reproduire au plus près les mécanismes de la pensée [...] avec une grande

²⁷ Les *nihonjiron* (littéralement « discours sur les Japonais ») sont des écrits nationalistes qui traitent de l'identité nationale et culturelle japonaise en présentant le Japon comme un objet d'une irréductible singularité, et son peuple comme ethniquement homogène. Ils devinrent populaires après la Seconde Guerre Mondiale, et connurent une vogue extraordinaire dans les années 1970 et 1980.

²⁸ Voir à ce sujet notre note 16, ainsi que l'article de Michaël Ferrier « Je suis un écrivain japonais », *op. cit.* Dans ce texte, l'auteur affirme à propos de *Tokyo, petits portraits de l'aube* : « l'écriture de ce livre est rattachée au Japon non pas tant par son thème que par son écriture. C'est en ce sens que je n'écris pas vraiment *sur* le Japon mais bien plutôt *à partir* de lui » (JBR 239).

²⁹ « L'écrivain sismographe », *op. cit.*, p. 96.

liberté de ton et de forme »³⁰, a notamment influencé la composition de *Tokyo, petits portraits de l'aube*, ce qui a le plus marqué l'auteur de ces derniers dans les écrits anciens de la littérature japonaise (dont les *nikki* et *sôshi*³¹) est précisément cette forme de liberté créative qui répond à son aspiration profonde à un décloisonnement générique au profit du « roman » – champ d'expression littéraire par excellence et horizon indépassable à ses yeux, polymorphe par nature et capable de tout englober, au point d'intégrer une « subtile superposition des registres (épique, satirique, historique, fantastique, poétique, autobiographique) » qui « aboutit à une remise en cause de tout discours régulateur » (JBR 243). Voici par exemple la manière dont est défini le roman dans *Sympathie pour le fantôme* : « Ils [ces problèmes de durée, de mouvement, de vitesse, de répétition ou de stagnation, de transformation] requièrent une technique spécifique et subtile, une forme très précise et en même temps très mobile – roman – et c'est ce qu'on appelle une œuvre, un étrange mélange de friction et de fluidité... » (SPF 19). Et plus loin : « Récit tournant. J'introduis un peu de piment dans la belle Narration européenne... Un peu comme un puzzle en somme. [...] Poésie, essai, témoignage ? Prose ? Ou des Mémoires alors... Une œuvre que l'on pourrait dire musicale, dont les thèmes vivent, se succèdent, se développent, s'effacent pour reprendre, sans que jamais soit rompue l'harmonie de l'ensemble. Roman ! » (SPF 226)³².

Au-delà de la voie qu'elle lui a ouverte au niveau esthétique, la trace la plus durable de la rencontre décisive de Michaël Ferrier avec le Japon est sans doute cette remise en question constante chez lui des normes et conventions, et sa volonté d'expérimenter à travers diverses formes d'écriture et dispositions (typo)graphiques, rejoignant en cela certains des auteurs classiques et contemporains qu'il révère dans la littérature occidentale (Céline, Sollers, Guyotat, pour n'en citer que quelques-uns) :

³⁰ Jean-Jacques Origas, *Dictionnaire de littérature japonaise*, Paris, PUF, 1994.

³¹ Michaël Ferrier remarque à ce sujet que « [les *Notes de chevet* de Sei Shônagon] appartient au genre des *sôshi* ("recueil d'impressions") mais se rapproche aussi dans sa rédaction de celui des *nikki* ("notes journalistiques"), tous deux florissant à l'époque des Fujiwara [du VIII^e au XII^e siècle]. *Nikki* et *sôshi* sont deux genres littéraires japonais que l'on pourrait caractériser comme participant d'une *écoute flottante*, c'est-à-dire attentifs à transcrire presque maniaquement "ces événements si minces qu'on s'étonne presque de les garder en mémoire, mais qui fulgurent ça et là dans le fatras de notre vie", pour reprendre une formule de Michel Leiris [...] dans *Fourbis* » (JBR 63).

³² Voir aussi la référence au genre romanesque qui figure dans *Fukushima*, plus particulièrement par l'intermédiaire d'Ôe Kenzaburô et de ses *Notes d'Hiroshima* (1965), à propos desquelles Michaël Ferrier évoque « un genre où la poésie, l'écrit personnel et l'essai se retrouvent inclus dans une même forme, vaste et ténue à la fois. Un roman ? Pourquoi pas ? » (F 259).

Scènes de mœurs, petits portraits, tableautins, considérations morales... Ce qui m'intéresse dans cette suite de réflexions décousues, herbes folles, friche des mots et des pensées où se mêlent à la fois des notes de lectures, de voyages, des souvenirs, le tout sous le paravent d'une certaine nonchalance et persillé d'humour, c'est le mélange des genres [...] comme si l'on pouvait discerner là, par éclats, le mouvement même de la vie. (JBR 242)

Alliant brièveté et saisie du vivant à la pointe du présent, on pourrait même parler d'une qualité photographique de l'écriture de Ferrier en partie motivée par l'influence japonaise, ou encore de ce que Roland Barthes a pu appeler une « écriture de notation » de la vie en se référant entre autres au haïku – écriture capable de capter l'instant dans son surgissement même, dans un effet de *satori* (ou épiphanie) et une forme d'absolu comme il l'énonce dans *L'Empire des signes* ou *La Préparation du roman*³³. C'est ainsi que l'on peut comprendre ces remarques faites par le narrateur de *Kizu*, avec une dimension presque méta-textuelle et programmatique : « Le lézard ne connaît pas la ligne droite, c'est le complice perpétuel des débordements. [...] Les nommer dans l'instant précis de leur saut, telle était ma tâche. [...] Si j'arrivais à capter la logique étrange de cette mécanique, le secret de cet élan, je tiendrais au bout de ma langue le ressort même de nos existences » (K 61) ; « C'est l'explosion vive du départ qui l'intéresse, la course folle vers la fissure » (K 62).

Au même titre que Georges Perec, Chris Marker ou Jacques Roubaud, parmi bien d'autres, l'auteur des *Petits portraits* – qui a donc une prédilection pour les formes fragmentaires susceptibles d'exprimer ces sortes de flashes mémoriels – a lui aussi trouvé une source d'inspiration notable dans les *Notes de chevet* de Sei Shônagon, dont on retrouve d'ailleurs fréquemment chez lui « les moyens [qu'elle aimait] à utiliser : l'énumération, les vertigineux effets de liste, ou encore la description et le tableau » (JBR 67). Plus généralement, c'est la sensibilité si particulière de la Dame de cour de l'ère Heian – aux variations atmosphériques les plus infimes, aux changements de couleurs et de saisons, entre autres – qui a nourri l'imaginaire (littéraire, visuel et sensoriel) du romancier Michaël Ferrier, dont les textes sont imprégnés des paysages et de l'histoire du Japon, de ses contes et légendes jusqu'aux plus anciens, au-delà de la vision du monde et des modes d'expression propres aux auteurs nippons – on y reviendra. Yuko, la femme aimée dans *Sympathie pour le fantôme*, se retrouve par exemple transportée (et transposée) dans un

³³ Voir à cet égard l'étude d'Akane Kawakami figurant dans ce volume, ainsi que *Photobiographies : pour une écriture de notation de la vie* (Roland Barthes, Denis Roche, Annie Ernaux) de Fabien Arribert-Narce (Paris, Honoré Champion, 2014).

passé lointain, féodal : « Des reflets roux passent dans sa robe blanche, des *tengus* ou des *kappas*, des oiseaux de proie, des hommes ailés, esprits de l'eau à visage de singe, à bec d'aigle, à carapace de tortue... » (SPF 159). « Va-t-elle se transformer en Yama-uba, la vieille ogresse des montagnes ? » (SPF 160). « Elle vient, elle est partout sur moi comme les *Roku-roku-bi*, les têtes volantes au cou élastique » (SPF 164) ; « démons, sorciers et moines... [...] femme changée en serpent, en renard, en tarentule... [...] bestiaire infini... le shintô s'y connaît dans les transformations.. » (SPF 165). Ce théâtre d'ombres et d'apparitions, farandole enchanteresse et incantatoire n'est pas sans rappeler l'exotisme oriental d'un Flaubert dans *La Tentation de saint Antoine* ou *Salammô*, les multiples références savantes et projections fantasmatiques irriguant et *in-formant* tout à la fois les textes de l'auteur.

Fin connaisseur de la culture japonaise – tant dans les lettres que les arts et sciences humaines (anthropologie, sociologie, histoire, etc.) –, et vivant à Tokyo depuis près de trente ans, Ferrier n'a donc pas le regard d'un voyageur de passage à la différence de la grande majorité des écrivains francophones s'étant intéressés à l'Archipel. Maîtrisant la langue et ayant eu l'occasion d'occuper de multiples fonctions au fil des années comme nous l'avons vu (professeur d'université bien sûr mais aussi présentateur d'un programme télévisé et acteur important des échanges culturels franco-japonais, entre autres), il se tient à distance de la « grosse ficelle commerciale des “écrits sur le Japon” » évoquée en exergue et se positionne même comme un anti-touriste, résident s'étant fondu dans la masse tokyoïte, et se méfiant du « sirop d'images touristiques » (SPF 30) comme du « tourisme académique » qui s'accompagne souvent d'une « énorme inertie intellectuelle » (SPF 59), ainsi que de « la petite communauté replète, éternellement auto-satisfaite, des “expatriés” » (SPF 220). Bien conscient que « l'Archipel est un lieu incroyable d'investissement fantasmatique », qu'« on peut lui faire dire tout et n'importe quoi » et qu'il faut donc « proposer des éclairages latéraux pour que le paysage s'ouvre »³⁴, il se fait volontiers dans ses livres le pourfendeur de tous les clichés et discours ineptes sur le Japon, restant fidèle en cela à la dimension critique voire satirique toujours centrale dans son travail, et qui l'amène parfois à égratigner d'autres écrivains :

en fait pas mal de Japonais sont comme ça, francs, rieurs, joueurs, la tête un peu rebelle. Il n'y a guère que les grandes plumes molles des romancières à la mode pour dépeindre un peuple triste et terne, irrémédiablement respectueux de la hiérarchie, figé dans ses coutumes et ses coercitions. Dans la nuit d'encre et de feux de Tokyo, Yo était la plus belle réponse – calme, cinglante, assurée – à ces clichés que certains livres répandent et que la sottise colporte. (TPP 36)

³⁴ « L'écrivain sismographe », *op. cit.*, p. 100.